



Elle fut un peu surprise de voir Flavien. — Page 406, col. 1.

dro, elle captivait son attention, elle éteignait jusqu'au moindre feu qu'elle n'avait pas allumé.

Docile, quand elle était seule avec don Pedro, impérieuse devant tous, maîtresse toujours, elle continuait d'entretenir avec Aïssa, dont elle avait fait son amie, une secrète intelligence.

Lui parlant sans cesse de Mauléon, elle l'empêchait de songer à don Pedro; et d'ailleurs l'ardente et fidèle jeune fille n'avait pas besoin que l'on entretint son amour. Son amour, on le sentait bien, ne devait mourir qu'avec sa vie.

Mothril n'avait pu encore surprendre ces entretiens mystérieux; sa défiance sommeillait; il ne voyait qu'un des fils de l'intrigue, celui qu'il tenait; l'autre lui échappait perdu dans une ombre pleine d'artifice.

Aïssa n'avait plus reparu à la cour; elle attendait silencieusement la réalisation d'une promesse faite par Maria, de lui donner des nouvelles certaines de son amant.

Et de fait, Maria avait expédié en France un émissaire chargé de retrouver Mauléon, de lui apprendre la situation des affaires, et de rapporter de lui un souvenir à la pauvre Moresque languissant dans l'attente d'une réunion prochaine.

Cet émissaire, montagnard adroit, et sur lequel elle pouvait compter, n'était autre que le fils de la vieille nourrice avec lequel Mauléon l'avait rencontrée déguisée en bohémienne.

Voilà où en étaient les choses tant en Espagne qu'en France; ainsi se tenaient en présence deux intérêts vivants, ennemis furieux, qui n'attendaient, pour se ruer l'un contre l'autre, que le moment où ils auraient acquis par le repos et l'étude toute la plénitude de leurs forces.

Nous pouvons donc, dès à présent, revenir au bâtard de Mauléon, qui, sauf l'amour tenace qui devait le ramener en Espagne, s'en retournait vers sa patrie, léger, joyeux et fier d'être libre, comme ce passereau dont parlait le roi de Castille.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

MONT-REVÊCHE

PAR GEORGE SAND.

Dutertre avait aimé Olympe enfant avec autant d'entraînement spontané et plus de certitude encore. Lui qui avait des enfants, des filles en qui il voyait poindre des qualités et des défauts, il avait discerné, dès l'abord, chez cette jeune créature, une supériorité sans alliage. Il avait compris, tout aussi bien que senti, que cet être était fait pour lui seul et qu'ils se chercheraient en vain ailleurs tout le reste de leur vie.

Il est fort inutile de raconter ici par quelles alternatives de résolution et de crainte, d'espoir et d'effroi, il avait passé durant quatre années, en songeant d'une part au sort de ses filles, de l'autre à celui d'Olympe elle-même. On peut bien croire qu'un tel homme n'avait rien sacrifié à la passion aveugle, comme le prétendait l'envieuse Nathalie. Il s'était effrayé d'arracher Olympe à un avenir de gloire que toute sa richesse à lui ne pourrait peut-être pas remplacer. Il était revenu en France plusieurs fois pour sonder l'âme et l'esprit de ses filles. Il les avait trouvées empressées de revenir au foyer paternel, bonheur impossible pour elles tant qu'il ne leur aurait pas donné une seconde mère, et elles l'avaient supplié de se remarier, Nathalie plus ardemment que les deux autres, parce qu'elle était l'aînée et sentait plus vivement l'ennui du cloître.

A son troisième voyage en Italie, Dutertre avait trouvé Olympe orpheline et retirée aussi dans un couvent, avec la résolution de n'en sortir que pour le mariage, jamais pour le théâtre. Elle abjurait la vie libre de l'artiste avec une obstination dont ses parents et ses amis ne pouvaient pénétrer la cause, tant elle avait gardé avec patience et modestie le secret de son amour pour Dutertre.

Dutertre attribua comme eux cette résolution

soudaine au premier effet de la douleur filiale. Olympe avait adoré son père; il avait désiré qu'elle fût cantatrice; elle avait travaillé à le devenir pour le satisfaire. Il n'était plus, elle abandonnait un projet qui, disait-elle, n'était pas le sien, mais dont elle ne devait plus compte à personne.

Il fallut que Dutertre devinât la vérité lui-même. Olympe, fière et timide ne lui eût jamais révélé sa passion. Elle avait compris ses scrupules, elle avait voulu lui épargner le remords de lui faire manquer sa vocation. Elle avait compris également qu'un père de famille ne pouvait épouser une cantatrice. Elle fit ce sacrifice, sans même songer que c'en fût un.

Quand elle épousa Dutertre, elle avait vingt ans. Elle croyait qu'entre ses filles et elle il y aurait toujours la distance d'âge relative qui existait alors entre sa jeune expérience du monde et leur complète ignorance de la vie. Elle les regardait comme des enfants et se flattait naïvement de leur être une mère. Elle les avait aimées comme elle savait aimer, la pauvre femme, de toute son âme et même avec aveuglement, jusqu'à l'heure fatale où, forcée de découvrir chez Eveline une résistance invincible, chez Nathalie une haine profonde, elle avait pressé en silence la Benjamine sur son cœur, seul refuge qui lui restât en l'absence de son mari.

Amédée avait été littéralement un frère à ses yeux. Ils étaient du même âge, et ce jeune homme sérieux et triste, atteint du mal profond qui le rongait à son insu, tout en l'appelant parfois sa mère, se trouvait réellement d'âge à la soutenir et à la consoler. Il s'était acquitté de ce soin avec un désintéressement admirable, et Olympe, ne comprenant pas sa souffrance, tant elle était vaincue par la sienne propre, s'était habituée à lui ouvrir son âme comme au meilleur ami qu'elle eût, après son époux.

Depuis quelques jours, Olympe était plus triste, plus effrayée qu'elle ne l'avait été de sa vie. Elle voyait son mari agité et préoccupé, partagé entre des accès d'idolâtrie pour elle et de